

The Bookshop

un film d'Isabel Coixet

Dossier pédagogique



zéro de
conduite
.net



En ouvrant une librairie dans une petite ville du Nord de l'Angleterre au début des années cinquante, la jeune veuve Florence Green va se heurter aux conservatismes et aux égoïsmes locaux. Adaptant le roman du même nom de Penelope Fitzgerald (1978), Isabelle Coixet livre un délicat hommage à la littérature et à ceux qui la font vivre (lecteurs passionnés, libraires opiniâtres), porté par la crème des acteurs britanniques (Emily Mortimer, Bill Nighy, Patricia Clarkson)...

Par Philippe Leclercq



The Bookshop

Un film d'Isabel Coixet
Adapté du roman du même nom de Penelope Fitzgerald (1978)

Angleterre, 2018
Genre : Adaptation littéraire
Durée : 112 min

L'histoire

En 1959 à Hardborough une bourgade du nord de l'Angleterre, Florence Green, décide de racheter The Old House, une bâtisse désaffectée pour y ouvrir sa librairie. Lorsqu'elle se met à vendre le sulfureux roman de Nabokov, *Lolita*, la communauté sort de sa torpeur et manifeste une férocité insoupçonnée.

Au cinéma le 19 décembre

Les hommes-livres et la femme-livre

Comme les hommes-livres de la fin de *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury, Florence Green est habitée par les livres. Elle en goûte l'odeur, les dévore avec passion, et en remâche ensuite les meilleurs nutriments lors de songeuses promenades. De ce festin quotidien, elle décide de faire une table ouverte à tous, en endossant le digne métier de libraire. Elle offre ainsi à ses chers compagnons de papier un toit et une adresse, sise en plein cœur de Hardborough, petite bourgade côtière de l'est de l'Angleterre (Suffolk).

Veuve de guerre, Florence Green vit seule, mais n'en éprouve aucune solitude. La matière vive des personnages et des histoires qui bat en elle est une présence qui lui inspire le courage de se jeter dans la fragile économie de la vente de livres et d'en affronter les obstacles qui s'accumulent bientôt.

De cette définition liminaire de l'héroïne, la cinéaste espagnole Isabel Coixet ne fait aucune démonstration ; elle en postule la vraisemblance, esquivant l'écueil des images répétitives de lecture enfiévrée. Quelques remarques de la narratrice en voix off (la jeune Christine Grippin, se souvenant a posteriori du récit dont elle a été le témoin privilégié) et quelques répliques du dialogue suffisent à camper la lectrice passionnée.

C'est à peine si nous la voyons lire (en ouverture du film, en rangeant quelques ouvrages, ou plus tard, au lit avec *Lolita*). *The Bookshop* repose sur un principe elliptique de mise en scène, qui chevauche le temps et abandonne une bonne part du complot qui s'ourdit contre Florence à l'ombre lointaine et menaçante du hors-champ des images.

Sommaire du dossier

Analyse thématique p. 2
Repères : les livres de *The Bookshop* p. 7
Présentation du film par Isabel Coixet p. 8
Activités pour la classe. 9



Une héroïne résolue

Le choix du site maritime d'Hardborough, arrêté par Florence pour réaliser son rêve, s'accorde parfaitement à sa sensibilité littéraire. Le décor pittoresque du village, la présence des éléments (le ciel, la mer, le vent), la météo capricieuse (les quatre saisons en un jour) peignent une réalité sensible au monde que ses lectures agitent en elle. Des plans fixes sur la beauté lyrique, et progressivement inquiète, du paysage sont régulièrement intercalés entre les lignes du récit ; ils répondent aux images de Florence dans la nature, et scandent de leur écho redoublé tous les bienfaits que l'héroïne puise à son amical contact physique.

Pour autant, la romantique Florence ne rêve pas d'aventures romanesques. Heureuse jadis dans son mariage, elle n'attend pas le Prince charmant et tourne toute son énergie (et son pragmatisme) dans la concrétisation de son projet. Le rapport de forces, très vite à son désavantage, n'entame jamais sa détermination. Florence est une idéaliste résolue. Elle a négocié Old House pendant six mois, et elle n'entend pas céder à la pression de l'impératrice locale des arts, Violet Gamart.

La discrète lutte des classes

La rencontre avec cette dernière marque le point de départ d'un conflit qui se jouera à distance, et dont l'enjeu dépasse de loin le simple usufruit des vieilles pierres d'Old House où l'épouse du Général souhaite installer un centre artistique. Entre Violet Gamart, incarnation de la vieille aristocratie anglaise bouffie de ses valeurs et de sa profitable philanthropie, et Florence, la roturière qui veut faire de son amour des livres un « magasin », éclate d'abord une discrète lutte des classes.

Invitée par les Gamart à une réception en leur manoir du Stead, Florence est projetée dans un vieux monde hostile qui n'est évidemment pas le sien. Elle n'en partage ni les préoccupations ni les codes (vestimentaires, culturels). Mots, rires et regards sont l'expression d'un mépris à peine feutré qui l'exclut d'emblée, et qui annonce une disgrâce qu'elle refuse de craindre (ce qui fera l'admiration de Edmund Brundish).

Les premiers signes en sont pourtant nombreux. Entre M. Raven, le passeur du bac, qui ne lit pas, M. Keble, le banquier, que la lecture endort, et M. Thornton, son avocat retors, l'accueil n'est guère prometteur. À cela s'ajoute, alors même que le stock de la librairie n'est pas encore constitué, la rumeur (lancée par la « harpie » du Stead, et M. Thornton) selon laquelle elle renoncerait à Old House. Le clan Gamart fait littéralement la loi. Doué de puissants appuis, il étend son vaste pouvoir sur tous les esprits, de bas en haut de l'échelle sociale.

Florence est projetée dans un vieux monde hostile qui n'est pas le sien, dont elle ne partage ni les préoccupations ni les codes.

« L'affaire Lolita »

Le conflit se noue autour de « l'affaire *Lolita* » (titre de la réédition française en 1994 du roman de Penelope Fitzgerald, *The Bookshop*, duquel est adapté le film). Le fourbe Milo North, journaliste à la BBC et proche de Violet Gamart, en est l'instrument principal. C'est lui qui, sous la probable commande de la « bonne » châtelaine, offre « sans y toucher » (indice de sa duplicité) à Florence le nouveau roman de Vladimir Nabokov.

La découverte de cette sulfureuse histoire, que Graham Greene qualifie de « merveille » (clame à l'envi Milo North), nourrit une réflexion philosophique sur la valeur morale de l'œuvre littéraire. À Edmund Brundish à qui Florence demande si *Lolita* est un « bon » livre et s'il est « bien » (ou non) de le proposer à ses clients d'Hardborough, celui-là évacue la question d'un revers de main. L'art de la fiction, qui en interroge souvent les limites, se situe hors du cercle de la morale. L'unique jugement de valeur auquel un livre doit être soumis est celui de l'esthétique, retranché de toute évaluation éthique. Le plaisir littéraire que procure la lecture de *Lolita* ne saurait être oblitéré par les agissements immoraux de son héros pédophile, que le lecteur est, par ailleurs, parfaitement en droit de réprocher ou non. Ce choix de l'autonomie de l'art face à la loi morale et civile a pour premier effet de préserver le diffuseur de l'auto-censure (la vente de *Lolita* n'est pas interdite) à laquelle Florence semble prête à céder, et par conséquent d'offrir au lecteur la liberté d'accéder à l'œuvre et de juger lui-même de ses qualités littéraires. Certes, M. Brundish ne doute pas que, dans la prude Angleterre de 1959, la vente de *Lolita* n'expose Florence au scandale et à une franche incompréhension du public, toujours préférable (selon lui) à son inverse consensuel, car stimulateur d'idées et agent du débat.

Une loi sur mesure

Le scandale est un puissant moteur du commerce. La diffusion de *Lolita* provoque un attroupe-ment massif devant la librairie de Florence, qui donne à Violet Gamart le prétexte de l'attaque. Une nouvelle loi immobilière vient alors offrir à Violet Gamart les moyens d'une double victoire : gagner la place en expropriant Florence et (surtout) fermer la librairie. La perfide bienfaitrice, agissant sous le masque de la bonté (délectable malignité du jeu de l'actrice Patricia Clarkson), rejoint les pompiers-pyromanes de *Fahrenheit 451* et participe à l'éradication du livre dans la ville, et en particulier d'une certaine littérature perçue comme outil de subversion. L'ouverture d'une librairie concurrente dans l'ancienne poissonnerie de M. Delben (au convenable écart du centre-bourg) laisse supposer un stock de livres différents, passés à la censure d'une autorité morale placée sous l'égide de Violet Gamart.





À l'image de l'œuvre d'anticipation de Bradbury, Violet Gamart appartient à une élite qui détient et use d'un pouvoir tyrannique pour satisfaire sa « charitable » ambition au détriment de la communauté. Ses « valets » incultes, le banquier et l'avocat, complètent le cercle des notables et cadennassent le système ; la population besogneuse, habillement manipulée et oublieuse de sa possible émancipation par le livre, lui sert de puissant relais.

Les livres en partage

La dramaturgie de *The Bookshop* trouve son point d'équilibre entre ses deux bords opposés, longtemps éloignés, et enfin réunis lors du duel des orgueilleux opposant Violet Gamart et Edmund Brundish, où ce dernier échoue à plaider la cause de Florence. Cependant, si l'ombrageux lecteur d'Holt House demeure à la périphérie de l'action du récit, il occupe une place centrale dans le cœur et l'esprit de Florence. Avec lui, la libraire tisse un premier lien d'amitié, sur la base de leur amour commun des livres. L'écrivain américain, que Florence lui fait découvrir, devient le fil conducteur de leur histoire, et son roman *Fahrenheit 451*, la mise en abyme du drame.

Plus âgé que Florence, Edmund Brundish développe avec elle une pudique relation filiale. Il la conseille, l'encourage et tente en vain de devenir son protecteur. Comme la rumeur qui enfle sournoisement et se répercute par la bouche de quelques-uns, un sentiment d'amour partagé, mêlé d'admiration, trouve secrètement son chemin, croît et se fortifie au rythme de la circulation des livres que Florence envoie à Edmund Brundish. Tous deux sont des esprits libres, qui se comprennent et apprennent à s'aimer peu à peu d'un amour lointain, chaste et silencieux. Florence retrouve en lui un peu de sa relation privilégiée, littéraire et intellectuelle, avec son défunt mari qu'elle n'a jamais oublié. D'une belle et délicate discrétion (comme la mort escamotée du vieil homme), leur liaison offre un contrepoint tragique à la cruelle destinée du projet de Florence, dont la triste amertume éclate à la réception tardive du *Vin de l'été* de Bradbury, comme l'expression d'un vaste rendez-vous manqué.

Si Edmund Brundish, l'ombrageux lecteur de Holt House (interprété Bill Nighy), demeure à la périphérie de l'action du récit, il occupe une place centrale dans le cœur et l'esprit de Florence.

Un feu expiatoire

Le drame de *The Bookshop* est aussi le nôtre, qui touche le cœur de nos propres villes, où les librairies indépendantes disparaissent les unes après les autres, et avec elles le ciment littéraire, humain, social et culturel qu'elles représentent. La mésaventure de Florence métaphorise le déclin, non seulement des livres comme objet mais aussi des lieux où ces ouvrages existent physiquement, où des êtres passionnés leur donnent sens et vie et créent du lien entre les hommes, entre les écrivains et leurs lecteurs, entre les rêves des uns et les imaginaires des autres.

Ce sens du lien précieux entre tous, et l'amour des livres, constituent l'héritage (servi sur un plateau) que Florence parvient à léguer à Christine, sa jeune et partielle assistante. C'est une touchante relation de confiance et d'amitié que la réalisatrice laisse s'épanouir dans l'espace de sa mise en scène. Rien de pédagogique ni de sermonneur ne sort de la bouche de Florence, qui amène pourtant la-petite-fille-qui-n'aime-pas-lire à se familiariser avec la compagnie des livres. L'atmosphère protectrice de la librairie, le contact visuel des volumes sur les rayonnages, le rapport amoureux et charnel de Florence aux livres, instaillent insensiblement le goût des livres dans l'esprit de Christine.

C'est, de fait, elle qui prend en charge de narrer l'histoire, qui fait par conséquent œuvre littéraire (rappelons que le film a d'abord été un roman), à laquelle elle offre une conclusion sacrificielle. L'incendie qu'elle déclenche à la librairie, alors désertée de sa fonction culturelle, dépasse l'acte destructeur destiné à venger l'éviction de Florence. Il ramène au feu de *Fahrenheit 451* et symbolise le scandale de la chasse aux livres comme forme de censure de la liberté d'expression et d'anéantissement de la pensée civilisatrice. Son geste incendiaire stigmatise le pouvoir-pyromane, conservateur et rétrograde de toutes les Violet Gamart, et éclaire avec une violence crue l'obscurantisme des hommes jetant les livres dans les flammes de « l'Enfer » des Bibliothèques Nationales et des autodafés que leur intolérance a ordonnés au cours de l'Histoire.

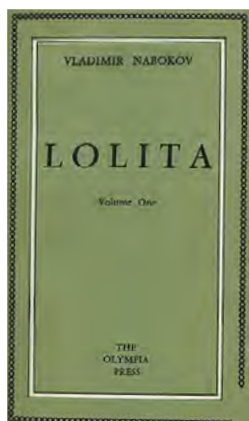


Repères

Les livres de The Bookshop

Lolita

de Vladimir Nabokov (1955)



Lolita est un roman, écrit en anglais, de Vladimir Nabokov, publié en septembre 1955. Il retrace, sous la forme d'une fausse longue confession, l'histoire d'un homme, Humbert Humbert, et de la relation qu'il a entretenue avec une très jeune fille, Dolorès Haze, surnommée Lolita.

Le roman fait l'effet d'une bombe. Après avoir essuyé plusieurs refus, les éditeurs américains craignant littéralement la prison, Nabokov trouve finalement une petite maison d'édition française, Olympia Press, qui accepte le risque et publie *Lolita* en anglais. L'écrivain russe ne s'en rend alors pas compte, mais Olympia Press est spécialisé dans l'édition d'ouvrages sulfureux.

Le roman fait tout de suite scandale. En plaçant la pédophilie et l'inceste au cœur de son récit, Nabokov s'attaque à des tabous jusqu'alors jamais évoqués. Le livre, publié en deux volumes à la couverture verte qu'on voit dans le film, est rapidement interdit par la censure française. Mais sa traduction est

déjà en cours, et Gallimard la publie en 1958. Au delà de l'histoire houleuse de sa publication, c'est surtout la réception critique qui fera de *Lolita* le plus gros succès de Nabokov. Dès 1955, un débat houleux anime en effet la presse anglaise, opposant notamment le romancier Graham Greene et le grand critique John Gordon. Outre-manche, tout le monde se passionne pour ce scandale et dévore le roman. *Lolita* finit par être également publié aux États-Unis à la fin des années 50, où il devient un best-seller, et s'installe durablement comme un monument de la littérature.

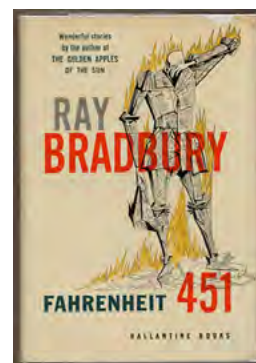
Fahrenheit 451

de Ray Bradbury (1953)

Le titre de *Fahrenheit 451* fait référence à la température à laquelle le papier brûle. Dans le roman de Ray Bradbury, publié en 1953, on suit en effet Guy Montag, un pompier américain dont le métier consiste à brûler des livres. Située dans un futur dystopique dans lequel la littérature et la poésie sont interdites, l'intrigue du roman tourne autour de la lente rébellion de Guy Montag contre le système en place. En décidant de sauver des livres, le héros va en effet remettre en cause la société autoritaire dans laquelle il évolue, fondée sur la délation et l'élimination des intellectuels au profit d'un "bonheur commun", dicté par le gouvernement.

Dès la sortie de *Fahrenheit 451*, beaucoup y ont vu une critique du maccarthysme qui fait alors rage aux États-Unis. Dans son oeuvre de science-fiction, Ray Bradbury offre en effet une vision acerbe du futur : tout le monde y est asservi, personne ne communique plus et le bonheur affiché en apparence cache une grande détresse.

La femme de Guy Montag tente de se suicider, et leur couple ne sait même plus pourquoi il existe. L'émergence de la culture de masse, qui connaît alors son paroxysme aux États-Unis, est pointée du doigt par Ray Bradbury comme la grande responsable de cette apocalypse. Si le roman offre une note d'espoir en s'achevant sur la fuite de Montag, il reste cependant très pessimiste sur la subsistance à long terme des sociétés modernes. Il reste aujourd'hui, notamment grâce à ses adaptations au cinéma (à commencer par celle de François Truffaut en 1966).





Présentation du film par la cinéaste, Isabelle Coixet

J'ai lu le roman de Penelope Fitzgerald, il y a presque dix ans, lors d'un été particulièrement froid dans les îles britanniques. La lecture du livre fut une véritable révélation : je me sentais totalement transportée jusqu'en 1959 et je croyais vraiment que j'étais, en quelque sorte, la Florence naïve, douce et idéaliste. Je me sens profondément liée à ce personnage, d'une manière que je n'avais encore jamais ressentie avec les personnages principaux de mes autres films.

Les gens prennent des risques tous les jours. De grands risques, des petits risques, parfois dangereux parfois moins, mais la plupart passent inaperçus. Que se passe-t-il lorsqu'ils sont remarqués ? Et comment cela reflète-t-il le monde actuel dans lequel nous vivons tous ? Il y a quelque chose d'héroïque dans le personnage de Florence Green, quelque chose de simple et de familier. Elle s'installe avec le seul désir d'ouvrir une librairie et ne se soucie ni ne cherche aucun soutien dans son entourage. Elle retrousse simplement ses manches et y arrive. Du coup, Florence Green se fait remarquer.

Voici le moment où cela devient intéressant. Cette femme tranquille, dans un village paisible, dans une Angleterre d'après-guerre très calme, est pour chacun un appel à grandir et à endosser la responsabilité de rendre la vie meilleure pour tous. Florence n'est pas le genre de personne qui se met en avant. Il y a d'autres personnes qui jouent habituellement ce rôle mais qui n'aiment pas qu'on usurpe leur place. Les actions de Florence mettent en lumière l'inaction des leaders sociaux et attisent leur colère.

Florence représente différents univers qui m'intéressent en tant que cinéaste. C'est une femme avec une vision que tous ne partagent pas dans son village. Ce qu'elle fait est nouveau, elle voit une opportunité de combler un manque puisqu'il n'y a pas de librairie dans sa ville. La prétention de Florence est de croire que cette ville souhaite autant qu'elle l'ouverture d'une librairie. Elle prend ce risque et certains agiront de façon très extrême pour la remettre à sa place. Florence défie la puissante élite locale, sans même s'en rendre compte. Dans le texte original, il y a une référence constante à la puissance de la mer, à l'humidité et la moisissure qu'elle apporte. Cela se traduit presque parfaitement dans l'état d'esprit des personnages. J'adore l'idée de montrer Florence comme une bouffée d'air frais, qui vient défier les idées moisies de sa petite ville. La rivale de Florence, Madame Gamart est la reine de la moisissure – elle bloque le projet de Florence en utilisant la paperasserie de la bureaucratie gouvernementale.

Au final, il y a la douleur sourde de l'inévitable. Les feux de la résistance ont besoin d'oxygène pour survivre. L'eau continue à couler et, alors que la moisissure pénètre dans une structure et la déchire, l'eau lave l'histoire. La guerre contre Florence n'a rien d'impressionnant. Nous sommes tous en tant qu'humains, pleins « de bruit et de fureur, qui ne signifient rien. » Florence perd sa bataille, mais peut-être a-t-elle influencé la prochaine génération de guerriers. Ma mission est de montrer que Florence nous a en effet tous inspirés, pour mener le bon combat.

« J'adore l'idée de montrer Florence comme une bouffée d'air frais, qui vient défier les idées moisies de sa petite ville. La rivale de Florence, Madame Gamart est la reine de la moisissure - elle bloque le projet de Florence en utilisant la paperasserie de la bureaucratie gouvernementale. »

Activités pour la classe

Retrouvez sur www.zerodeconduite.net nos fiches d'activité pour travailler en classe autour du film.

Dans les programmes

À travers le récit d'une femme voulant ouvrir une librairie dans une petite ville anglaise, le film nous livre un aperçu de la société britannique à la fin des années 50, au tournant des années 1960, et son besoin de reconstruction et de transformation dans le contexte de l'après Seconde Guerre mondiale. Le film met en lumière le fait que le vent du changement peut provenir de la littérature et de la lecture, en tant que moyen d'ouverture sur le monde.

Ce film est donc parfaitement en phase avec les programmes de la section littéraire au cycle terminal.

Discipline	Niveau	Objet d'étude
Anglais	Cycle terminal LELE	- Rencontre avec l'autre, l'amour, l'amitié - L'écrivain dans son siècle

Fiches d'activité

Les fiches d'activité sont réservées aux enseignants inscrits sur www.zerodeconduite.net. Inscription libre et gratuite, désinscription rapide.



Fiche d'activité n° 1

[Before watching « The Bookshop»](#)

Avant le film - Anglais - Lycée (Cycle terminal)



Fiche d'activité n° 2

[Opening up to the world through reading in The Bookshop](#)

Questionnaire de visionnage - Anglais - Lycée (Cycle terminal)

Organiser une séance scolaire

Pour organiser une séance de cinéma pour vos classes dans la salle de cinéma de votre choix, connectez-vous à Zérodeconduite et remplissez un formulaire de demande de séance.

www.zerodeconduite.net/seances-scolaires

Crédits du dossier

Dossier réalisé par Vital Philippot, Philippe Leclercq et Ilyas Malki pour Zérodeconduite.net en partenariat avec Septième Factory

Crédits photos du film : © Septième Factory